La liturgie hispano-mozarabe à Tolède

Juan-Miguel Ferrer Grenesche[1]

1. Introduction.

Pour de nombreuses personnes, parler de la liturgie hispano-mozarabe relève d'un phénomène religieux-culturel spécifique de Tolède. Même si Tolède est le diocèse auquel appartiennent les paroisses dont les fidèles font vivre cette liturgie (s'il n'y avait pas de fidèles, cette liturgie ne serait qu'une relique du passé comme la liturgie du sud des Gaules ou la liturgie celtique ; ou bien, il s'agirait « d'usages liturgiques » propres d'une cathédrale, comme c'est le cas en bonne partie pour la liturgie de Braga ou comme c'était le cas à Lyon, en France), celle-ci n'est pas un phénomène exclusif de Tolède, mais elle est la liturgie propre de l'ancien rite hispano-wisigothique, que les mozarabes ont préservé jusqu'à leur graduelle absorption dans les réalités rituelles de tout l'occident européen (processus que l'on peut situer au concile de Burgos de 1080).
Pour qu'il soit bien clair que cette liturgie (seul élément vivant qui nous soit resté du rite hispano-wisigothique) constitue le patrimoine de tous les catholiques espagnols et même des espagnols tout court (comme peuvent l'être d'autres monuments de notre patrimoine historique et culturel), après la rénovation des rites liturgiques pour les adapter aux normes générales de la liturgie du Concile Vatican II, les évêques jouissent largement du droit d'accorder à leurs Églises l'autorisation de célébrer selon cette forme liturgique, bien de manière ponctuelle, bien quelques jours précis par an et même quotidiennement s'il existe une communauté stable de fidèles assurant leur participation (en particulier, s'il s'agissait d'une communauté de fidèles déjà adscrits au rite de façon personnelle ou d'une communauté religieuse qui voudrait l'adopter comme propre).

L'archevêque de Tolède n'en est pas moins reconnu comme le *supérieur* ou *responsable du rite*. D'abord, en tant qu'ordinaire des fidèles qui préservent vivante cette liturgie et deuxièmement car historiquement l'archevêque de Tolède a été le supérieur du rite auquel cette liturgie appartenait et sous l'autorité duquel il est né, raison pour laquelle, entre autres, il sera reconnu plus tard, *primat des Espagnes*. Cette reconnaissance n'entraîne aucune collision avec la juridiction de chaque évêque dans son diocèse mais est en revanche une garantie et une aide permettant à chaque évêque de veiller sur l'application correcte de cette liturgie dans son diocèse, tout comme le moyen d'assurer la promotion et la survivance de ce trésor commun avec autorité et appuyé sur des arguments historiques solides. En ce moment, tout de même, une commission « ad hoc » travaille sous la surveillance du Saint-Siège en vue de perfectionner et de compléter

[1] Conférence donnée lors du 11e colloque du CIEL à Rome, en février 2020.

le support canonique de cette vénérable liturgie et les responsabilités du Saint-Siège, de la Conférence épiscopale d'Espagne, de l'archevêque de Tolède et chaque évêque dans son diocèse à l'égard de cette liturgie.

Ces pages voudraient présenter une synthèse du lien entre Tolède et ses archevêques et cette liturgie que nous appelons aujourd'hui officiellement *hispano-mozarabe*.

2. Une Église rituelle ou rite

Nous avons tendance à considérer que le développement au sein de l'Église d'Églises rituelles ou de rites est un phénomène exclusif de l'Orient. Et que l'Occident connut un développement différent où il n'y eut qu'une seule unité canonique, théologique, spirituelle et liturgique, le rite romain. Et que toutes les variétés qui existent ou ont existé au sein de cette grande unité n'étaient que des grâces, des privilèges ou des concessions du Saint-Siège accordés à certains ordres, diocèses ou groupes de diocèses d'une région ou d'une nation. Mais cette supposition est clairement contraire à la réalité des événements historiques.

Le premier millénaire a vu, dans les grandes lignes, un développement commun en Orient et en Occident. Dans les deux parties du monde chrétien, après les *quatre premiers siècles* de présence chrétienne au milieu des persécutions plus ou moins intenses et systématiques, marqués par des *institutions ecclésiales très similaires*, celles héritées de la période « apostolique » (missionnaire), grâce à la paix et à la prédominance sociale (et même politique) du christianisme qui s'en suivit, est née, accompagnée de grandes controverses doctrinales successives, une période qui implique le point culminant des procès « d'inculturation » de la nouvelle foi au sein de différentes réalités culturelles anciennes. Ces procès aboutissent à la naissance, autour des sièges les plus significatifs de chaque « nation », de traditions propres ou de formes de vivre le christianisme, sa doctrine, sa spiritualité, ses lois internes et sa liturgie, que nous appellerons rites ou Églises rituelles (leurs sièges principaux en Orient étant connus sous le nom de Patriarcats).

Il est vrai que dans l'Occident des *quatre premiers siècles* régnait une unité culturelle assez grande comprenant l'Italie, le sud de la France, la péninsule ibérique et une bonne partie du nord de l'Afrique. Mais la présence toujours plus forte des peuples appelés barbares (étrangers vis-à-vis de Rome) et leur implantation ultérieure dans des zones de l'ancien Empire romain d'Occident entraîne un processus semblable à celui vécu un siècle plus tôt dans les territoires d'Orient, celui d'un développement progressif de diverses Églises rituelles : *Rome* et sa petite zone d'influence dans le centre de l'Italie (et la présence de plusieurs réalités locales mineures), *Milan* et les territoires du nord de l'Italie et quelques zones limitrophes (sans oublier les variantes de la région du Veneto) où se trouvent les Ostrogoths, *Narbonne* et tout les sud des Gaules, *Lyon* et le nord des Gaules (où nous rencontrons également plusieurs spécificités locales) où

sont installés les Francs, *Tolède* et l'Espagne, et pendant une période, la Gaule narbonnaise et le Portugal où les wisigoths vont dominer, *Braga* et le nord du Portugal habité par les Suèves jusqu'à leur défaite aux mains des Wisigoths espagnols et, d'une certaine manière, pendant un bref délai, *Carthage* et le nord de l'Afrique où les Vandales arriveront et détruiront une bonne partie des communautés chrétiennes, et finalement, les territoires celtes des Îles Britanniques (dont l'évolution du rite, comme celui du nord de l'Afrique, sera tronquée en raison des vicissitudes historiques liées aux invasions).

Toute cette réalité occidentale, réduite plus tard, après les invasions musulmanes du nord de l'Afrique, à l'Europe, va être altérée par la politique des Francs à partir de Charlemagne et son idée de réunification de l'Occident sous le *Saint Empire romain germanique*, annulant toutes les autres réalités ecclésiales et rituelles de cette partie occidentale de l'Europe. Sa volonté d'assumer et d'imposer partout cette nouvelle réalité politique et culturelle, la liturgie de Rome, était un coup de maître dont le but était surtout de s'emparer du pouvoir des anciens empereurs romains, qui, suite à la chute de l'empire occidental, avait été exercé de manière presque exclusive par les papes de Rome (voir le rôle joué par saint Léon face à Attila, le roi des Huns). En fait, la liturgie générée dans les « ateliers » carolingiens et diffusée dans l'empire n'est pas la romaine, telle quelle, mais une réalité bien plus liée à la spécificité culturelle et ecclésiastique franque, que les chercheurs ont appelée *romano-germanique*. C'est de cette liturgie plus les apports de la Règle de saint Benoît (en particulier, en ce qui concerne l'Office divin) que, suite au démembrement de l'Empire franc, hériteront les moines de Cluny qui la diffusèrent en grande mesure à travers tout l'Occident grâce à leurs fondations. Plus encore, nous pouvons dire que c'est elle qui remplacera en large partie même celle de Rome, lorsqu'elle y reviendra au XIe siècle avec la *réforme grégorienne* (Grégoire VII, clunisien) après un terrible xe siècle dans l'Urbs (le siècle de fer). C'est essentiellement cette liturgie romano-germanique qui régnera, avec des variantes locales ou au sein des familles religieuses assez significatives, jusqu'à la purification mise en œuvre par la restauration des papes suite au concile de Trente ; dans la partie d'Europe dominée par les « évangéliques » (protestants) elle disparaîtra pour donner lieu à une série de réformes variées en fonction des groupes évangéliques dominants dans chaque territoire (au XVIe siècle).

L'idée carolingienne d'une seule Église rituelle, la romaine, est toujours maintenue, après les réformes grégorienne et tridentine ; cependant, un système assez flexible et respectueux des nuances et des variantes au sein d'une essentielle unité de gouvernement se met en place, permettant ainsi la survivance liturgique de plusieurs familles liturgiques liées à d'anciennes Églises rituelles (ambrosienne à Milan, patriarchine à Venise, lyonnaise à Lyon, mozarabe à Tolède, de Braga, au Portugal) et encore d'autres, liés à des usages locaux ou religieux de la liturgie romaine (avec des variantes plus ou moins secondaires, qui ont toujours caractérisé la liturgie romaine du deuxième millénaire)

Je crois que ces éclaircissements nous permettrons de mieux comprendre ce que nous allons essayer de présenter à propos de la liaison particulière de la liturgie connue aujourd'hui comme *hispano-mozarabe* et l'archidiocèse de Tolède et ses archevêques.

3. Tolède et la liturgie hispano-mozarabe

Los origines

Les origines du christianisme en Espagne remontent indiscutablement aux temps apostoliques. Et avec tout le respect que nos frères d'Orient méritent, nos sièges les plus anciens ne sont pas moins apostoliques que ceux qui sont devenues chez eux des sièges patriarcaux (si tant est-ce qu'ils ont tous été fondés par des Apôtres qui en plus ont été leurs premiers évêques). Mais je n'ai pas l'intention d'ouvrir des débats stériles. Ce qui est vrai c'est que la *liturgie apostolique* débarque sur nos terres au Ier siècle et les sièges qui sont fondés au fur et à mesure, d'abord sur nos côtes et ensuite tout au long des principales voies romaines qui traversaient l'Hispanie, la vivent avec une ferveur dont témoignent le grand nombre de martyrs et les belles créations liturgiques ou doctrinales.

Tolède garde le souvenir légendaire de son fondateur, à qui a été donné le nom *d'Eugène I^er^*, probablement martyrisé. Face à l'absence de données historiques concernant le premier évêque tolédan, les reliques d'un évêque tolédan appelé Eugène qui reposaient dans la basilique parisienne de saint-Denis, ces deux mystérieux évangélisateurs de Tolède et de Paris ont été associés, et on en a fait des disciples de saint Paul, qui auraient répondu à sa prédication dans l'Aréopage athénien. En tout cas, lors du concile d'Elvire (près de l'actuelle Grenade), dans les premières années du IV^e^ siècle figure déjà un évêque de Tolède, *Melancio*. Ce fait et le martyr d'une vierge consacrée, *Léocadie*, permettent d'affirmer avec grande certitude l'existence d'une première évangélisation de Tolède aux I^er^ et II^e^ siècles et la structuration d'une Église locale tout au long du II^e^ et III^e^ siècles. Tolède n'était pas une ville principale ou capitale de province comme Tarragone, Séville ou Mérida mais elle était un nœud important dans les communications au centre de la Péninsule ibérique et un poste clé de contrôle des populations carpetanes dans cette zone centrale de l'Hispanie (ayant sa propre monnaie). Au niveau ecclésiastique, la célébration à Tolède (en 400) d'un premier concile (le 3e en Hispanie) contre Priscillien et ses partisans en est une autre preuve.

L'époque wisigothique

Mais c'est à partir du moment où les wisigoths (arrivés à la ville en 467) déplacent leur capitale depuis la Toulouse française à Tolède (sous le règne d'Athanagilde 554-567) que celle-ci commence à prendre plus d'importance non seulement du point de vue politique et culturel, mais aussi religieux. Le moment clé, cependant, sera 589, au III^e^ concile de Tolède, avec la conversion officielle du royaume wisigothique au

catholicisme (arien jusque là). Commence alors un processus rapide qui aboutit non seulement à l'apogée du royaume wisigothique, mais aussi la formation d'une authentique Église rituelle *hispano-wisigothique.* La série de conciles depuis le troisième en 589 jusqu'au dix-huitième en 701 y joue un rôle vital. En ce qui concerne la liturgie propre de ce rite, les apports du IVe concile de Tolède (633) sont décisifs ainsi que l'œuvre de composition des pères de l'Église hispano-wisigothique depuis la fin du vIe siècle et du vIIe siècle en passant par saint Julien, à qui est attribué la compilation des livres hispano-wisigothiques. C'est durant son mandat que les rois d'abord et Rome ensuite, reconnaissent Tolède comme tête de cette Église des Hispanies (deuxième moitié du VIIe siècle). C'est grâce à ce développement que l'arrivée au pouvoir dans la plupart de la péninsule ibérique des musulmans venant du nord de l'Afrique (711-714) a trouvé un rite et une liturgie entièrement constitués qui perdureront jusqu'en 1080, aussi bien dans les territoires du cente et du sud, sous domination musulmane, que dans ceux du nord, gouvernés par des chefs chrétiens (à l'exception d'une bonne partie au nord du fleuve Ebro, entrée très tôt sous l'orbite carolingienne, la *Marque hispanique* (frontière de l'Espagne) et qui abandonnera la première l'ancien rite.

La cohabitation initiale avec la liturgie romaine

Le Concile de Burgos obéit à la politique des rois des Asturies et de Léon qui cherchait des soutiens dans l'Europe chrétienne dans leur lutte contre le pouvoir musulman de Al-Andalus ; cette politique fut suivie aussi par Alphonse VI et se trouva renforcée par les convictions carolingiennes et clunisiennes prédominantes sous le pontificat de Grégoire VII. Le roi et le pape, on ne sait pas lequel était le plus motivé, ont promu la disparition du vieux rite hispano-wisigothique et sa liturgie propre dans le but d'intégrer pleinement l'Espagne chrétienne aux structures religieuses de l'Occident européen. Pour autant, lorsque le 25 mai 1085 Alphonse VI s'approprie l'ancienne capitale de toute l'Hispanie wisigothique et catholique il décide, ce que Rome confirmera plus tard par, que l'ancienne liturgie, en particulier la messe et l'Office divin, continueront d'être célébrés dans les paroisses mozarabes de Tolède, même après la prise de la ville, quoique sous le parapluie de la nouvelle réalité et de la structure ecclésiale prédominante dans l'Espagne chrétienne et dans tout le reste de l'Europe chrétienne d'Occident. Une fois mort le dernier archevêque mozarabe de Tolède, Pascal, qui avait été à la tête du rite hispano-wisigothique (ayant été sacré à Léon en 1058), le roi convoque le Concile de Burgos. Ayant reconquis la ville, il la raffermit en sa qualité de Siège primat des Espagnes à la tête d'une nouvelle réalité ecclésiale (ce que le pape Urbain II ratifiera) ; Alphonse VI veut nommer évêque un clunisien français (par ailleurs, son épouse, la reine Aliénor d'Aquitaine, était aussi française), Bernard (évêque de Tolède de 1086 à 1124).

La liturgie hispano-wisigothique conservée à Tolède par les mozarabes (chrétiens sous l'Islam) continuera vivante dans six paroisses de la ville et les fidèles mozarabes jouiront de protection grâce à une

série de privilèges (Alphonse VI en l'an 1101, confirmés par Alphonse VII en 1115, aux temps de la reine Urraque) mais la ville tout comme l'Espagne basculera peu à peu dans la réalité rituelle qui régnait dans l'Occident européen, c'est-à-dire, le rite romain-germanique (appelé par nos mozarabes le rite et la liturgie francs).

À l'archevêque franc et clunisien Bernard succède la même année de sa mort, 1124, un autre moine français, Raymond de Sauvetat (1124-1152). Sous son pontificat, Alphonse VII octroie aussi des privilèges aux Francs (qui avaient leur propre paroisse près de l'Alcazar, sainte Marie Madeleine (patronne de France) et en 1142 le roi se proclame à Tolède protecteur de l'ordre de Cîteaux (fondé à Cîteaux, France, par le moine Robert de Molesmes en 1098 ; une figure remarquable dudit ordre fut saint Bernard de Clairvaux, entré à Cîteaux en 1112 et qui collaborera énormément à la fondation de l'ordre militaire du Temple ; il encouragera également les Croisées. En Espagne, saint Raymond de Fitero, Navarre, se signale lui-aussi ; né près de Toulouse, il est abbé de Navarre, vient à Tolède et fonde en 1158 l'Ordre militaire de Calatrava, et meurt à Ciruelos, Tolède, en 1163). Mais des airs nouveaux semblent arriver à la ville et l'ambiance générale change lorsque, à la mort de l'archevêque Raymond en 1152, est élu archevêque Jean de Castellmorum (1152-1166, mozarabe d'après certains, venant de la Gascogne française selon d'autres sources) ; il nomme archidiacre de la cathédrale un mozarabe, Nicolás b. 'Abdallah ; à la mort de celui-ci en 1164, il en nomme un autre, Domingo al-Poli-cheni. En 1155, le roi Alphonse VII dispose que tous les chrétiens de Tolède seront soumis au droit selon le Liber Iudicorum ou « Fuero juzgo » hérité des wisigoths. C'est dans ce climat nettement favorable au renforcement des anciennes racines de la chrétienté tolédane, qu'arrive de Paris à Tolède (de l'abbaye de Saint-Denis, cadeau de Louis VII) la relique du bras droit de saint Eugène (considéré l'évangélisateur et le premier évêque de Tolède ; il convient de signaler le sens de cette relique, conservée dans un coffre en argent précieux dans la cathédrale : il s'agit du bras ayant baptisé les premiers chrétiens de Tolède ; au xve siècle, la relique est enchâssée dans un autre reliquaire qui rend plus faciles son ostension et sa vénération).

L'archevêque Jean de Castellmorum meurt après 14 ans de pontificat à Tolède, sous le règne d'Alphonse VII ; un autre franc lui succède, en l'occurrence, Cérébrun de Poitiers (archevêque de 1166 à 1180) à qui succédera un aristocrate espagnol, Pedro de Cardona (1181-1189), qui verra les débuts du règne d'Alphonse VIII (1170). Gonzalo Pérez (1189-1191) lui succédera et à celui-ci, Martín López de Pisuerga (1192-1208) qui obtiendra d'Alphonse VIII, en 1206, la charge de Chancelier royal à la cour pour lui et ses successeurs. Martín López de Pisuerga se signala par son dévouement à la communauté mozarabe, tant à l'intérieur qu'au dehors de son diocèse. Il compta comme collaborateur un mozarabe distingué, saint Julien ben Tauro, premier archidiacre de Tolède et deuxième évêque de Cuenca. À la mort de López de Pisuerga, lui succède le grand Rodrigo Jiménez de Rada (1209-1247), qui, de concert avec les rois d'Aragon, de

Navarre et avec Alphonse VIII de Castille, triomphe des fanatiques Almohades, qui tout comme avant les Almoravides, viennent du nord de l'Afrique imposer un Islam radical, lors de la bataille des Navas de Tolosa (an 1212, près de Despeñaperros). Peu après, le roi Alphonse VIII meurt (1214) et Ferdinand III, le Saint, lui succède. Ce roi et l'archevêque posent la première pierre de l'actuelle cathédrale de Tolède, en style gothique, construite en action de grâces à Dieu pour la victoire obtenue à Las Navas. Ce même Jiménez de Rada est célèbre comme grand historien (auteur de « Historia rebus Hispaniae ». Il décède lors d'un voyage, en juin 1247, près de Vienne, France (au bord du Rhône) après presque 40 ans de pontificat.

Après une curieuse polémique, il est succédé par Juan de Medina de Pomar (1248), dont le pontificat ne dure que quelques mois. Bref mais fructueux. C'est lui qui a eu l'idée de demander à saint Louis, roi de France, cousin germain de notre roi castillan saint Ferdinand (Ferdinand III), une partie des reliques de la passion du Seigneur que le roi français avait réuni (un lignum Crucis, une épine de la sainte couronne, un morceau de la tunique pourprée et un autre du syndon ou linceul ayant enveloppé le corps du Rédempteur dans son sépulcre), ce à quoi saint Louis consentit. À sa mort si soudaine, c'est Gutierre Ruiz Dolea (1249-1250) qui lui succède ; il accompagna saint Ferdinand III dans la conquête de Séville. Lui aussi mourut bientôt. Lui succède celui qui était alors archidiacre de Tolède, don Sancho, infant de Castille (1251-1261), jeune, mais qui ne vécut que dix ans après avoir été sacré archevêque. Le roi Ferdinand III décède pendant son pontificat, et Alphonse X, connu comme le Sage (1252-1284), frère du prélat, monte au trône. Le règne d'Alphonse représenta une époque de paix et de splendeur pour Tolède, devenue grâce à son « École de traducteurs » un pont entre les savoirs des juifs et des arabes de l'Orient et de l'Occident chrétien. La communauté mozarabe joua un rôle capital dans cette tâche en raison de sa connaissance tant de l'arabe que du latin. Après un archevêque jeune, mort très jeune, le Chapitre élit l'un de ses membres les plus anciens et les plus prestigieux, celui qu'un jour avait été « l'homme de chambre » et le « crucifère » de l'archevêque Jiménez de la Rada lors de la bataille de Las Navas, Domingo Pascual (1261-1265). Le Chapitre ne se mettant pas d'accord sur l'élection du successeur de Mgr Domingo Pascual, le pape Clément IV, sous les instances d'Alphonse X de Castille et de Jacques Ier d'Aragon, décide de nommer « administrateur » (puisqu'il n'avait pas l'âge nécessaire pour être ordonné) un fils du roi aragonais et gendre de celui de Castille, l'infant Sancho d'Aragon (1266-1275). Don Sancho n'est venu à Tolède qu'en 1267 ; à cette occasion il célèbre une première messe dans la cathédrale. Il est violemment assassiné le 21 octobre 1275, après avoir été fait prisonnier à Jaen par le roi du Maroc. Sa dépouille a pu être récupérée et enterrée dans sa cathédrale tolédane. Fernando de Covarrubias (1276-1280) lui succède ; Rome ne l'ayant pas confirmé, il présente sa démission pour débloquer la situation en mai 1280.

Résurgence de l'intérêt envers la vénérable liturgie des mozarabes

Le règne d'Alphonse X touche à sa fin au milieu la polémique provoquée par l'absence de confirmation de la part du Saint-Siège de l'élection de Fernando de Covarrubias au siège archiépiscopal. Pendant plusieurs années, Alphonse essaye d'être élu empereur du Saint Empire, en s'appuyant sur les droits de sa mère, Béatrice de Souabe, face au candidat de Rome. Suite à la renonciation de Fernando de Covarrubias, un fait témoigne de la force et du prestige de la communauté mozarabe de Tolède pendant le règne du roi Sage : un mozarabe de lignée prestigieuse, petit-fils du fameux « juge » de la ville Tente Juanes : don Gonzalo Pétrez (García Gudiel, 1280-1299). Il avait été doyen de Tolède et archidiacre, puis évêque de Cuenca et au moment d'être élu archevêque de Tolède, il était évêque de Burgos. Ce fut un archevêque illustré, expert en droit et mécènes des arts. Très impliqué dans la politique traversée par les luttes de la couronne de Castille et la fin compliquée et puis la succession du règne d'Alphonse X. Il s'est préoccupé du clergé et de la liturgie. Face à la romanisation toujours plus grande des paroisses mozarabes de Tolède, faute d'un clergé bien préparé, il encouragea la formation de prêtres destinés à celles-ci, avec la collaboration de l'archidiacre Joffré de Loaysa, comme l'ont bien étudié le professeur et chanoine de Tolède Ramón Gonzálvez et le chanoine de Tolède, lui aussi, Francisco Javier Hernández de Pinto. Mgr Pétrez a sauvé la vénérable liturgie et a redoré la splendeur de ce culte pratiqué par des mozarabes influents du point de vue social mais qui risquaient de perdre leur signe d'identité principal : leur liturgie. Mrg Pétrez doit se diriger vers Rome à cause d'un différend avec le pape Boniface VIII ; ses explications ont sans doute dû satisfaire le pape, puisque, comme le signale le professeur Martin Cleto, le 4 décembre 1298 il est créé cardinal et commence pour lui un bref temps de travail auprès du souverain pontife jusqu'à sa mort en mai 1299. Enterré dans un magnifique tombeau à Sainte Marie Majeure il repose définitivement à Tolède depuis 1301.

À don Gonzalo, lui succède son neveu, d'origine mozarabe donc lui aussi, Gonzalo Díaz Palomeque (Abdelmeleq), archevêque de 1299 à 1310. Après les deux Gonzalo, oncle et neveu, c'est un archevêque d'une famille de la Galicie-Portugal qui leur succède, et comme signalé par le professeur Martín Cleto, lié pendant plusieurs générations à des familles mozarabes tolédanes : Gutierre Gómez (1310-1319). Le troisième pontificat consécutif de lignée mozarabe. La fin du xIIIe et le début du XIVe siècles sont donc marqués par une forte « mozarabisation » de l'église de Tolède, qui donne du prestige à l'ancien rite. Les paroisses mozarabes de la ville sont rénovées dans tous les sens pendant ces années, par ailleurs assez compliquées du point de vue politique. Depuis la fin du règne d'Alphonse X, Castille est touchée par des troubles qui vont durer jusqu'à cette époque, sous Alphonse XI, et affecter la vie du clergé et tout particulièrement des évêques mêlés aux luttes politiques. Rome veut désigner les évêques et appliquer des critères réformistes. Le Chapitre de Tolède, de son côté, ne veut pas perdre son droit d'élection, qu'il défend lors de la succession de Gutierre Gómez. Le Chapitre élit alors le très ancien maître Domingo (1319-1322) jamais confirmé par Rome. À la mort de Gutierre Gómez, Jean XXII nomme l'infant d'Aragon Jean

(1319-1328), qui n'a que 18 ans, archevêque de Tolède, dont il avait été chanoine, ainsi qu'archidiacre de Guadalajara. L'élection était très politique, mais le jeune, très doué intellectuellement, s'est révélé être un prélat fervent et charitable et un réformateur ecclésial décidé. En 1326 afin d'éviter des affrontements et des ingérences politiques, il quitte Tolède et se retire à Aragon où il accompagne la fin de la vie de son père. Autorisé par le Saint-Siège, il « permute » avec Jimeno de Luna le siège de Tolède par celui de Tarragone (1328) où il meurt en 1334 ; il est enterré dans un tombeau très beau et élégant, joyau du siège de Tarragona.

Un siècle de décadence axé sur d'autres préoccupations (1328-1446)

À partir du début du xIVe siècle l'affrontement entre la papauté et le pouvoir temporel va entraîner une grave crise de la papauté qui touchera toute l'Église. Le rejet de la bulle Unam sanctam de Boniface VIII (expression de sa volonté de contrôler aussi le pouvoir politique) par Philippe IV le Bel, aboutit à l'arrestation du pape, qui peu après sa libération décède à cause du choc éprouvé. Clément V, français, déplace sa résidence à Avignon, quittant Rome, ce qui le met, lui est ses successeurs, entre les mains du roi de France (1309-1377). À ce moment-là, le roi français décrète la dissolution de l'ordre du Temple dans le but de s'emparer de ses richesses (1312).

Lorsque le pape Jean XXII prétend intervenir dans l'élection de l'empereur allemand et excommunie Louis VI, celui-ci fait appel au Concile général (le schisme se prépare). La « Bulle d'Or » exclut les papes de toute intervention dans l'élection de l'empereur, désormais réservée aux sept princes électeurs.

La France et l'Angleterre s'embarquent dans une guerre épuisante, la Guerre des cent ans (1339-1433). L'Europe est affaiblie de toutes parts à cause de ces guerres nationalistes et de pouvoir. Comme une plaie, où beaucoup virent une punition divine, l'épidémie de la peste noire s'abat sur toute l'Europe (1348-1352). Les conséquences en furent terribles et des phénomènes irrationnels et teintés de fanatisme se déclenchèrent, comme les nouvelles vagues de flagellants et les tueries des juifs dans plusieurs endroits (dont Castille, Aragon et Catalogne, 1391).

Sur les instances de sainte Catherine de Sienne (1347-1380), le pape Grégoire XI retourne à Rome, mais les ambitions des puissances et le manque de prestige de la papauté ont facilité un schisme ; à la mort de Grégoire XI, deux groupes de cardinaux s'affrontent, chacun élit un nouveau pape, Urbain VI et Clément VII et toute la Chrétienté se divise et se trouve désorientée : c'est le début du grand schisme d'Occident (1378-1415).

Tout cela a des répercussions sur l'Église et absorbe toute l'attention des archevêques de Tolède pendant ces longs cent ans qui nous occupent.

Jimeno de Luna sera lui aussi un réformateur ecclésial. Sa famille acquiert une importance toujours plus grande dans la vie de Castille et de l'Église ; son neveu, archevêque de Tolède, Gil Álvarez de Albornoz

(1338-1350) y jouera un rôle non négligeable. Entre 1353 et 1362, l'archevêché de Tolède est à nouveau dirigé par un archevêque de lignée mozarabe, Vasco Fernández de Toledo, neveu de Gutierre Gómez. Lui aussi, fut un réformateur zélé, harcelé par les problèmes politiques et les aventures du roi Pierre Ier. Il meurt en exil à Coimbra, en odeur de sainteté. Ses restes retournent à son siège et sont enterrés aux pieds de la Vierge Blanche dans le chœur de la cathédrale.

Le triomphe d'Henri de Trastamare (Henri II) met fin à la guerre civile de Castille en 1369. La paix ramène la normalité à la vie ecclésiale permettant la réalisation de travaux, dont l'âme est un autre grand archevêque, Pedro Tenorio (1377-1399) ; grâce à lui est construit le « pont de l'archevêque » (à l'origine de cette localité proche d'Oropesa) qui facilite les pèlerinages à Notre Dame de Guadeloupe, sanctuaire lié à Tolède ; cette invocation mariale sera la principale de la dynastie des Trastamare ; l'autre grand bâtiment laissé par l'archevêque Tenorio est le cloître sous la cathédrale tolédane (première pierre posée en 1389) comprenant la chapelle sépulcrale de ce prélat, la chapelle de saint Blaise, où se trouvent les premières fresques de la Renaissance (suivant le style d'Italie) de Castille.

L'Église traverse les dures années du Schisme d'Occident. À Tolède est nommé comme archevêque Pedro de Luna, neveu du célèbre pape Luna (Benoît XIII). À l'époque du concile de Constance (1415), l'obstiné Benoît XIII nomme comme successeur de son neveu un autre de ses défenseurs, Sancho de Rojas (1415-1422), qui fut un bon archevêque réformateur, très obéissant au pape Martin V plus tard. La cathédrale tolédane lui doit la chapelle de saint Pierre (expression de sa fidélité au successeur de Pierre). Il fut aussi un grand dévot du très saint Sacrement et créa dans la chapelle saint Ildefonse de la cathédrale la confrérie de Corpus Christi.

Les pontificats suivants, ceux de Juan Martínez de Contreras (1423-1434) et de don Juan de Cerezuela (1434-1442) ont été difficiles pour la vie de la liturgie mozarabe comme en atteste Juan Vázquez de Cepeda (1398-1437), evêque de Ségovie et célèbre pour avoir fondé une sorte d'église collégiale mozarabe à Aniago (Valladolid), où la vénérable liturgie, menacée de tomber dans l'oubli à Tolède selon ses propres mots, devait être protégée et encouragée. Cependant, alors qu'elle continua à Tolède, le projet d'Aniago n'a duré que peu de temps, disparaissant un an après la mort de son fondateur ; plus tard, la collégiale deviendrait une chartreuse. Cet évêque de Ségovie, originaire de Tordesillas, avait été avant archidiacre de Séville où il avait connu l'ancienne liturgie grâce aux travaux de saint Léandre et de saint Isidore ; il en aperçu toute la valeur. Plus touché par les intrigues politiques de la Castille de son temps et par les difficultés soulevées pour toute l'Église par le concile schismatique de Basilée, le successeur de Juan de Cerezuela, Gutierre Álvarez de Toledo (1442-1446), appartenant à la noble lignée de Esteban Illán, mozarabe illustre de l'époque d'Alphonse VIII, n'a pas remédié, malgré son sang prestigieux, aux maux qui affligeaient alors les paroisses mozarabes tolédanes.

Vers un statut visant à préserver la vénérable liturgie mozarabe

La deuxième moitié du XVe siècle verra finalement une solution de longue durée visant à préserver l'ancienne liturgie du rite hispano-wisigothique conservée par les mozarabes, à Tolède et dans un autre lieu important de Castille

Deux facteurs vont jouer un rôle clé : d'un côté, la valeur récupérée par cette ancienne liturgie en tant qu'héritage vivant et témoin d'une Hispanie unie politiquement et culturellement, le royaume hispano-wisigothique catholique (589-711) qui avait atteint un très haut niveau international en son temps ; sa récupération était l'objectif que s'était fixé la reconquête, qui en cette fin du XVe siècle enflammait encore une fois les esprits de Castille. D'autre part, la prise de conscience quant au besoin d'arracher à leur ruine les paroisses mozarabes de Tolède pour sauver leur liturgie. Ruine qui venait de la diminution de fidèles et de revenus, d'où l'absence d'un clergé choisi et intéressé, bien formé et qui prendrait soin des livres liturgiques et du chant, ainsi que de tout ce qui était nécessaire pour une célébration digne de cette liturgie. Ces inquiétudes feront l'objet de la sollicitude pastorale de grands prélats liés au règne des Rois Catholiques, surtout Isabelle : Alfonso Carrillo (1446-1482), Pedro González de Mendoza (1482-1495) et Francisco Jiménez de Cisneros (1495-1517).

Carrillo et Mendoza ont édicté des normes visant à protéger et favoriser la régénération économique et pastorale des six paroisses mozarabes de Tolède ; mais ce serait le cardinal Cisneros qui créerait la solution définitive : la fondation de la Chapelle Mozarabe de Corpus Christi (elle commence à fonctionner en octobre 1502 ; elle est confirmée par le pape Jules II en septembre 1508 ; ses statuts sont approuvés en octobre 1508). Si les mesures prises par Carrillo et Mendoza ont permis de récupérer des fidèles mozarabes, la fondation de Cisneros a assuré le prestige et le niveau des prêtres, tout comme leur formation et a mis au service de cette grande entreprise la puissance de la cathédrale tolédane. Ainsi ont été rénovés le missel (1500), le bréviaire (1502) et les livres de chœur (quatre volumes datant du début du XVIe siècle également). Cette œuvre liturgique a impliqué la compilation des meilleurs manuscrits de la bibliothèque de la cathédrale de Tolède et des paroisses mozarabes de la ville (parmi lesquels on doit souligner ceux provenant de l'église des saintes Juste et Rufine). Sous la direction du chanoine Ortiz est constitué un groupe d'experts qui suivent les critères de travail utilisés depuis l'époque de l'archevêque Carrillo pour préparer de magnifiques éditions liturgiques pour la liturgie romaine. C'est dans ce sillage que doivent être situées les éditions du missel tolédan de 1499 et du Misal Rico de Cisneros (1504-1517). Le savoir-faire et la maîtrise des sources de ces experts tolédans et ainsi que de ceux ayant entrepris de tâches semblables dans d'autres diocèses espagnols sous les Rois Catholiques n'avaient rien à envier aux travaux menés à Rome qui ont été à l'origine du missel romain de 1474 ; travaux qui devraient mener quelques années plus tard, après

le Concile de Trente, aux éditions liturgiques tridentines (deuxième moitié du XVIe siècle). Il est vrai qu'aujourd'hui les critères de ces experts sont mis en large mesure en doute à cause de la valeur exagérée qu'ils attribuaient au codex le « mieux conservé ». Dans le cas de la liturgie hispano-mozarabe cela a privilégié les livres provenant de l'église de sainte Juste et sainte Rufine, d'origine sévillane à ce qu 'il paraît, quelque peu différents des tolédans. De là vient que plus tard, la tradition imprimée (Cisneros-Lorenzana, appelée B) représente « l'école de Séville » et les manuscrits de Tarragone et de Tolède découverts aux XIXe et XXe siècles représentent la tradition manuscrite (ou A) ; nous sommes face à deux modèles différents de la liturgie mozarabe. La redécouverte des sources manuscrites fit penser que depuis le temps de Cisneros la liturgie hispanique avait été « réinventée » ; mais les études de Martín Patino, s.j., et du professeur Jordi Pinell, o.s.b., ont revendiqué, déjà dans la deuxième moitié du xxe siècle, la validité et la légitimité égales de deux traditions hispaniques, conservées aujourd'hui par les actuels livres hispano-mozarabes.

À signaler, même si cela nous écarte en partie du cadre tolédan, la naissance de la chapelle mozarabe de Salamanque, située dans la chapelle la plus ancienne du cloître de la cathédrale vieille, la chapelle du Sauveur (ou incorrectement, saint Salvador, première salle du chapitre de cette cathédrale). C'est dans cette chapelle, de style roman avec des influences arabes (XIIIe siècle), que Rodrigo Maldonado (le docteur Talavera : Talavera de la Reina 1456 – Salamanque 1517) fonde la Chapelle mozarabe salmantine, à l'image de celle fondée par le cardinal Cisneros à Tolède. Les jours signalés par son fondateur, cinquante messes en rite hispano-mozarabe devaient être dites dans cette chapelle, comme on peut le voir écrit sur l'un de ses murs. Ce Rodrigo Maldonado, originaire de Talavera, de l'archidiocèse de Tolède, a été professeur de droit à l'université de Salamanque, recteur de son université et membre du Conseil Royal de Castille sous la reine Isabelle. Il fut l'un des signataires castillans du Traité de Tordesillas. Il venait d'une vieille famille de Talavera, dont son père avait été maire. On lui doit aussi la célèbre « Maison des coquilles », son foyer. Cette fondation répond au souhait de faire connaître aux étudiants de la principale université de Castille la liturgie hispano-mozarabe et de leur permettre d'apprécier l'univers spirituel et culturel qu'elle représente et préserve vivant. Il est donc raisonnable d'imaginer que le docteur Talavera partageait le projet du cardinal Cisneros. Si à Tolède les objectifs visés étaient deux : l'un pastoral, la survivance et l'attention pastorale de la communauté mozarabe et l'autre spirituel, culturel et même politique, c'est ce deuxième but qui préside clairement à la fondation de Salamanque.

Les interventions successives en faveur de la liturgie mozarabe

Les pontificats suivants jouirent des fruits des efforts développés en faveur de la liturgie mozarabe par les grands archevêques Carrillo, Mendoza et Cisneros.

Vers la fin du règne de l'empereur Charles V et sous le long règne de Philippe II (roi de 1556 à 1598), eurent lieu une série d'événements que je me permettrais de signaler :

Aux alentours de 1530, l'archevêque Alonso de Fonseca y Acevedo (1524-1534) ordonne la construction et la fondation d'une « mémoire » dans la chapelle de la Descente. Il n'y avait pas longtemps, les travaux de la cathédrale avaient conclu avec la finalisation des bases de la nef latérale nord, face à la porte qui donne aujourd'hui accès au « trésor ». Pour ce faire, la chapelle royale, où étaient enterrés plusieurs rois et reines de la maison de Trastamare qui avaient souhaité être inhumés auprès du lieu où la « pierre de la Vierge » avait été vénérée de manière ininterrompue (c'est là que Notre-Dame était apparue à saint Ildefonse, dans le presbytère de la basilique wisigothique ; même les musulmans avaient respecté cette « relique » lors de la construction de la mosquée qui entraîna la démolition de la cathédrale wisigothique) fut démantelée. Le grand architecte Alonso de Covarrubias (1488-1570) conclut les travaux de la Chapelle des Rois neufs où ont été transportés les restes des monarques castillans. La volonté d'Alonso de Fonseca d'ennoblir et de mettre en valeur ce lieu, qui relie la grande cathédrale gothique (XIIIe et XVIe siècles) à la cathédrale wisigothique, me fait penser que pour l'Église tolédane du XVIe siècle l'époque du royaume catholique wisigothique et sa mémoire vivante la plus remarquable, la liturgie, revêtaient une grande importance religieuse et culturelle.

En novembre 1565 (pendant le pontificat de l'éprouvé cardinal Bartolomé de Carranza, 1558-1576, emprisonné par l'Inquisition en 1559 et soumis pendant 17 ans à un procès en Espagne et à Rome), Philippe II fait retourner à Tolède les restes de saint Eugène qui se trouvaient encore à Saint-Denis à Paris (on croyait alors qu'il s'agissait d'Eugène Ier, premier évêque de Tolède ; l'historiographie actuelle affirme que ce sont les restes d'Eugène III, archevêque de l'époque wisigothique). Il ne s'agissait pas uniquement de l'intérêt du roi à l'égard des reliques, mais aussi de marquer la continuité de l'empire des Habsbourg espagnols avec l'Espagne chrétienne de l'antiquité et sa capitale spirituelle, Tolède. C'est alors que le célèbre prêtre, plus tard destiné à la paroisse mozarabe de saint Marc de Tolède (1583), Alonso de Villegas, publie son livre bien connu et diffusé « Flos Sanctorum » (1581), où il raconte la vie des saints les plus remarquables de Tolède de l'époque wisigothique-mozarabe.

Un peu plus tard, en avril 1587, arrivera depuis une abbaye de l'Hainaut (la Belgique, actuellement) la dépouille de sainte Léocadie (+304 environ), la sainte la plus célébrée de la liturgie mozarabe. Et en 1594, pendant le pontificat de Gaspar de Quiroga y Vela (1577-1594), un bref pontifical ordonnait à l'église de Zamora de restituer les restes de saint Ildefonse à Tolède, restitution frustrée par la mort de Quiroga y Vela la même année et qui d'ailleurs n'eut jamais lieu. Par contre, sous son gouvernement a été trouvée la pierre wisigothique portant l'inscription de la Consécration de la basilique-cathédrale wisigothique de Tolède (an 587 ; trouvaille, 1591). Gaspar de Quiroga y Vela ordonna d'y rajouter une transcription plus lisible et

d'insérer les deux sur une colonne placée alors dans le cloître et aujourd'hui près de la chapelle de la Descente. Tout cela indique l'importance donnée à la survivance du fait religieux, politique et culturel représenté par la liturgie mozarabe. Successeur et ancien collaborateur de Quiroga y Vela a été l'archevêque García de Loaysa Girón (1598-1599), grand érudit qui avait été professeur du futur Philippe III ; encore professeur, il publia la « Collectio Conciliorum Hispaniae cum notis et emendationibus », consacrée aux conciles qui façonnèrent l'ancien rite hispano-wisigothique.

L'intérêt pour cette période fondamentale de notre patrie, le royaume wisigothique catholique et sa grande œuvre religieuse et culturelle, le rite hispano-wisigothique, s'est conservé vivant non seulement pendant le règne de Philippe II mais aussi longtemps que la maison d'Autriche gouverna en Espagne.

Il faut mentionner, dans ce sens, un autre archevêque, Baltasar de Moscoso y Sandoval (1646-1665), qui avait fait une longue carrière à Rome avant d'arriver à Tolède. C'est lui qui déclare festifs les jours de sainte Léocadie et de saint Ildefonse. Il demande, en outre, d'être enterré dans la chapelle de la Descente, où ses restes reposent sous l'autel. Tout un signe de la valeur attachée à l'époque qui nous a légué le trésor de la liturgie mozarabe.

Mais c'est à l'archevêque Luis Manuel Fernández-Portocarrero (1677-1709), de parachever le lien entre l'empire des Habsbourg espagnols et Tolède et l'Espagne symbolisée par notre liturgie mozarabe. Homme décisif du règne de Charles II et Régent d'Espagne à sa mort sans successeur, il est considéré l'homme clé de l'arrivée de la maison de Bourbon en Espagne. Très ancien déjà, il n'est pas arrivé à se faire comprendre par le nouveau roi, Philippe V. Pendant son pontificat, en 1697, le roi Charles II et son épouse, Marianne de Neubourg, visitèrent Tolède pour participer justement aux offices de la vénérable liturgie hispano-mozarabe dans la chapelle mozarabe de la cathédrale.

L'arrivée des Bourbons n'interrompt guère cet intérêt. En fait, à peine 26 ans plus tard, en mai 1723, c'est au tour du roi Philippe V de visiter Tolède pour assister en compagnie de son épouse à la messe mozarabe dans la chapelle tolédane. L'archevêque d'alors était Diego de Astorga y Céspedes (1720-1734), à qui l'on doit la réalisation de l'autel (œuvre de Narciso Tomé) appelé le « Transparent », exaltation grandiose de l'Eucharistie.

À la fin du XVIIIe siècle surgit une figure exceptionnelle pour l'Église, l'Espagne et Tolède, le cardinal Francisco Antonio de Lorenzana y Buitrón (1772-1800). Né à Léon, il était pieux, droit, de ferme caractère et très cultivé. Il arrive à Tolède en 1754 et est bientôt nommé par le cardinal infant comme son vicaire général ; plus tard, l'archevêque comte de Teba le nomme doyen de la cathédrale. Charles III le nomme évêque de Plasencia et plus tard du Mexique. Prototype du prélat illustré et fin connaisseur du progrès des études de l'antiquité chrétienne et de la liturgie mozarabe, avec le soutien du savant jésuite Lesley, il révise les livres de Cisneros et promeut une édition du missel et du bréviaire ; il décide, en même

temps, d'embellir la chapelle mozarabe de Tolède par un magnifique retable néoclassique qui servirait de support à une délicate mosaïque romaine de l'Immaculée. Ainsi la chapelle était proposée à nouveau comme joyau de la cathédrale, de manière à surligner encore la valeur donnée à la liturgie qui y était célébrée. Le vaisseau apportant la mosaïque de Rome fit naufrage, le trésor récupéré des fonds des mers a dû être restauré en arrivant à Tolède. Lorenzana confia cette restauration ainsi que le retable nouveau qui lui servirait de cadre au grand sculpteur tolédan Mariano Salvatierra (1752-1808), qui exécuta nombre de travaux dans la cathédrale en ces années-là.

Le XIXe siècle fut un siècle de grands bouleversements en Europe. Le XVIIIe siècle avait déjà signifié une grande métamorphose du point de vue culturel par l'irruption d'une pensée nouvelle, sévèrement critique de la culture chrétienne, qui soutenait une raison laïque. Tout va éclater suite à la révolution française et son onde de choc, les guerres napoléoniennes. L'essai de restauration postérieur, après la défaite de Napoléon, va s'avérer inutile. L'Espagne, comme une bonne partie de l'Europe, en particulier l'Europe catholique, sera immergée dans une « guerre civile » permanente tout au long du XIXe siècle. Guerre par endroits « froide »et par moments « chaude ».

Les successives guerres « carlistes » ainsi que les politiques remarquablement laïques et anticléricales des partis du gouvernement « libéral » vont secouer l'Espagne. Dans ce contexte, deux phénomènes vont toucher profondément l'Église : d'une part, les désamortissements, qui dépouillent les institutions religieuses (et plus tard, mêmes les civiles) de leurs sources de revenus, entraînant ainsi un appauvrissent matériel soudain et très grave des diocèses et des ordres religieux ainsi que des pertes inouïes du patrimoine culturel de l'Espagne, sans vraie justification au vu des résultats économiques rachitiques et de court terme rapportés à l'État et à la société ; d'autre part, une attaque encore plus directement anticlérical, la dissolution et l'expulsion des ordres religieux, grave attentat à la liberté religieuse et un nouveau dommage pour la société, en l'absence d'une alternative laïque ou publique pour remplacer les services rendus à la société par les religieux, directement ou indirectement. Tolède, ainsi que tous les diocèses espagnols, a souffert de ces mesures. La chapelle mozarabe, comme la cathédrale, se sont vues privées de leur soutien économique pour pouvoir vivre. Ce fut une période noire pour une ville qui vivait depuis des siècles de sa cathédrale, ses églises et ses couvents. Les faibles ressources civiles de travail et de production existantes dans la ville ne pouvaient se substituer au vieux moteur économique étranglé.

En ce qui concerne l'histoire de notre liturgie, les périodes de paix sociale ont signifié deux choses importantes : d'une part, le concordat signé sous le règne d'Isabelle II (1851), par lequel l'État s'engageait à subvenir aux besoins de l'Église avec des apports publics qui remplaceraient les revenus dont il l'avait privée en confisquant ses biens ; c'est ainsi qu'il fut accordé que les aumôniers mozarabes recevraient le traitement économique attribué aux chanoines d'un diocèse suffragant ; dans ce contexte, l'archevêque, Juan

José Tonel y Orbe (1849-1857) a joué un rôle important, en restaurant le chapitre des chanoines de la cathédrale suite aux troubles provoqués par le désamortissement et en la dotant de nouvelles constitutions après la signature du Concordat (en vigueur jusqu'en 1902). D'autre part, le retour des religieux. Et à ce titre, il convient de signaler la présence dans les abbayes bénédictines en Castille de pas mal de moines français venus aider à la reconstruction de la vie monastique, animés en même temps d'un intérêt scientifique qui les poussa à connaître et à mettre en valeur les antiquités chrétiennes de l'Espagne.

Le moine bénédictin français de la congrégation de Solesmes, dom Férotin, mérite une attention toute particulière. (L'abbé de cette abbaye française située dans le diocèse du Mans et son restaurateur après la Révolution, dom Prosper Guéranger, avait communiqué à ses moines l'amour de l'étude des antiquités liturgiques et malgré son indiscutable préférence pour la liturgie romaine, il avait fait preuve d'un grand respect et d'admiration envers la liturgie mozarabe). Férotin naît en 1855 et meurt en 1914. Il prend l'habit bénédictin à Solesmes des mains de dom Guéranger en 1874. Les moines français persécutés en France arrivent en Espagne en 1880, à l'abbaye de saint-Dominique de Silos ; plus tard, il est nommé archiviste du monastère. Il y publie des documents ; par la suite, il voyage à Madrid, à Paris et à Londres sur la piste d'autres documents qui avaient un jour quitté l'Espagne et qu'il publie également. Les publications fruit de son travail sont les suivantes : Recueil des chartes de l'abbaye de Silos (Paris 1897) ; Histoire de l'abbaye de Silos (Paris 1897) ; La vierge espagnole Étérie (Paris 1903) ; Monumenta Ecclesiae Liturgica (1904) ; et la plus célèbre, sa compilation des manuscrits mozarabes, le Liber Sacramentorum de Tolède (Paris 1912). Dom Guéranger et son disciple dom Marius Férotin seront à l'origine du renouveau dans le monde académique catholique de l'intérêt pour l'histoire de notre ancienne liturgie, ce qui entraînera sa redécouverte dans notre propre pays. Le XXe siècle, grâce à ce travail, sera celui d'un nouveau réveil de l'amour et de l'étude de cette vénérable liturgie mozarabe.

De son côté, l'archevêque de cette époque-là, Antolín Monescillo y Viso (1892-1898) s'intéressa vivement au rite, en publiant un Livre de prières mozarabe qui cherchait à faire connaître à un public plus large les richesses spirituelles et théologiques de notre liturgie.

Vers la fin du pontificat tolédan de Victoriano Guisasola y Menéndez (1914-1920) commence la rénovation de la chapelle mozarabe de la cathédrale tolédane dans un moment de récupération économique de la cathédrale ; expression en même temps de la revalorisation et de l'intérêt pour la liturgie mozarabe suite aux travaux de dom Férotin et d'autres chercheurs. Le retable néoclassique placé par le cardinal Lorenzana est retiré, la précieuse mosaïque étant cependant conservée. Le chœur est séparé de la nef grâce à des grilles du grand maître tolédan Julio Pascual (1879-1967), en style néogothique. Les retables gothiques de l'ancienne synagogue de Samuel Levi (reconvertie, suite à l'expulsion des juifs, en l'église de saint-Benoît du petit couvent de l'ordre de Calatrava et connue sous le nom de El Tránsito de Notre-Dame

[Assomption-dormition de la Vierge]. Plus tard, le couvent est désamorti (1853), l'ensemble déclaré monument public (1877) et intégré au musée de la « Maison du Greco » (1910) ; c'est à ce moment-là que sont entrepris des travaux pour lui redonner son aspect de synagogue) y sont placés, considérés plus proches par leur style à la fondation de Cisneros, et les murs sont repeints suivant le goût historiciste de l'époque : un grand effort visant à restituer à la chapelle sa splendeur d'origine. Le pontificat très bref d'Enrique Almaraz y Santos (1920-1921) lui suit et ensuite celui de Enrique Reig y Casanova (1922-1927) ; ce dernier, très sensible aux questions liturgiques lorsqu'il était évêque de Barcelone (1914-1920) a organisé un Congrès liturgique régional à Montserrat ; à Tolède, il a soutenu l'intérêt renouvelé pour la liturgie hispano-mozarabe.

Peu après, la république est proclamée en Espagne (1931), entraînant un choc ouvert entre le nouveau régime et l'archevêque de Tolède de l'époque, Pedro Segura y Sáenz (1927-1931), contraint de partir en exil en 1931. Il présente sa renonciation à la demande du pape et Isidoro Gomá y Tomás (1933-1940) lui succède. Les relations avec la République sont difficiles, dans un climat de grande tension politique et sociale. Tout cela mène à l'essai du coup d'état et à un cruel affrontement qui durera de 1936 à 1939. Dans l'archidiocèse de Tolède, 450 clercs sont assassinés, parmi eux, les plus illustres du Chapitre cathédral et tous les aumôniers mozarabes. C'est l'un des moments les plus difficiles pour la survivance de la vénérable liturgie mozarabe. Après la fin de la guerre et sous l'État espagnol, la restauration de la vie du diocèse et de la chapelle mozarabe est entreprise. Le cardinal Gomá ne pourra pas voir le point culminant de cette restauration ; en effet, il meurt le 20 août 1940 et ce n'est qu'en décembre de la même année que le culte mozarabe pourra reprendre de manière solennelle dans la cathédrale de Tolède, après sa suspension le 22 juillet 1936. Ce 15 décembre 1940, Ve dimanche de l'Avent selon la liturgie hispano-mozarabe, la messe mozarabe fut célébrée à nouveau dans la cathédrale ; les nouveaux chanoines Acacio Marqueño, Luis Casañas, Santiago González, Anastasio Granados (plus tard évêque auxiliaire de Tolède, qui célébrerait la messe mozarabe dans la basilique de saint-Pierre de Rome devant les pères conciliaires pendant le Concile Vatican II) et les nouveaux bénéficiaires, Amado Séz de Ibarra et José María Mansilla commencèrent à remplir leur office.

Pendant le pontificat qui suivit, celui de Enrique Pla y Deniel (1942-1968), Tolède vécut un renouveau liturgique intense. L'archidiocèse est devenu l'un des foyers du mouvement liturgique en Espagne, spécialement consacré à l'étude et à la revitalisation de la liturgie mozarabe. L'évêque auxiliaire Miranda Vicente, le chanoine Casimiro Sánchez Aliseda, le chanoine et historien Rivera Recio, le curé et aumônier mozarabe Balbino Gómez Chacón et d'autres prêtres distingués se sont signalés par l'effort voué à la consolidation de la liturgie hispano-mozarabe qui venait d'être restaurée. La célébration d'une messe mozarabe au cours du Concile, présidée par l'évêque auxiliaire Anastasio Granados qui remplaçait le

cardinal Pla absent pour cause de maladie, comme nous l'avons déjà indiqué, fut un fait marquant dans l'histoire moderne du rite. En ces mêmes années également la communauté mozarabe de Tolède se réorganise autour de l'illustre et très ancienne confrérie des chevaliers mozarabes de Notre-Dame de l'Espérance (1966) qui visait, entre autres, à mettre en œuvre une nouvelle fois les recensements mozarabes et à régler l'appartenance des fidèles attachés à cette tradition liturgique.

Les années du Concile et l'immédiat postconcile ont été, du point de vue académique, consacrées à l'étude de la liturgie hispano-mozarabe : les travaux de l'Institut Enrique Flórez, du Conseil supérieur de recherches scientifiques (qui publiera beaucoup de sources hispaniques dans les années 50 et 60), les publications historiques de l'église nationale espagnole de Santiago et Montserrat de Rome, les études menées à l'Université pontificale de Salamanque (soit au siège salmantain où se signala le professeur de droit Lamberto de Echevarría (1918-1986), soit au siège de Madrid dans son Institut de théologie pastorale), et les études encouragées par l'Institut pontifical de liturgie de Rome (fondé par le pape Jean XXIII) sous la direction du bénédictin dom Jordi Pinell.

Ce climat mène l'archevêque de Tolède, Marcelo González Martín (1972-1995) à s'intéresser à l'ancien rite hispanique et à favoriser la célébration d'un « Premier congrès international d'études mozarabes », organisé par la communauté mozarabe de Tolède (septembre 1975, dont les actes sont publiés à Tolède en 1978) ; à la demande de ce dernier, il fonde l'Institut d'études wisigothiques-mozarabes de saint Eugène (9 juin 1977) ; grâce à cet institut, un deuxième congrès aura lieu (mai 1979) et dix ans plus tard, un autre grand congrès (mai 1989, actes publiés à Tolède en 1991) à l'occasion du XIVe centenaire du IIIe Concile de Tolède.

Non seulement il anime pendant ces années-là la vie et les publications de l'Institut, mais suite à une visite à l'abbaye de Maria Laag (Allemangne) et sous les conseils de son ancien prieur, dom von Severus, Marcelo González Martín décide de créer la « Commission pour la réforme des livres liturgiques hispano-mozarabes » (à laquelle il travailla jusqu'à sa mort en 2004) ; dom Pinell en sera le président. Cette commission mettrait en application les grands principes de « Sacrosanctum Concilium » pour les livres mozarabes. Le fruit de ces travaux fut la publication, sous les auspices de l'archevêché de Tolède et de la Conférences des évêques d'Espagne de deux volumes d'un Orationale (1991 et 1994) et de deux volumes du lectionnaire ou commicus (1991 et 1995) qui font partie du Missale Hispano-Mozarabicum (que le Saint-Siège autorisa pour la première fois en juillet 1988). En 1991, l'Ordinaire du missel a vu le jour, le Liber Oferentium. La célébration d'une messe présidée par saint Jean Paul II dans la basilique de saint Pierre, dans la solennité de l'Ascension du Seigneur (le 28 mai 1992), accompagnée par beaucoup de cardinaux, d'évêques, de prêtres et d'un grand pèlerinage de fidèles, a été le point culminant de cette tâche. À la même époque, une « Commission pour le suivi du rite hispano-mozarabe » est créée à l'archevêché de Tolède pour

promouvoir la célébration annuelle, dans toutes les paroisses de l'archidiocèse, de la sainte messe hispano-mozarabe à l'occasion de la fête de Sainte Marie (le 18 décembre).

Son successeur, Francisco Álvarez Martínez (1995-2002), doué d'un sens pratique aigu, décide de nommer chanoines de la cathédrale la plupart des aumôniers mozarabes (six en fait) pour assurer ainsi à la chapelle la protection du Chapitre cathédral (vu que celle-ci n'a pas de revenus propres). Ainsi est créée la figure de chanoine qui par office propre est aumônier mozarabe et qui remplit son obligation de chœur dans ladite chapelle (décret du 18 octobre 2001).

Bientôt des travaux de rénovation sont entrepris dans la chapelle, dont un nouveau pavement et son nouvel autel. Pendant son pontificat, Mgr Álvarez Martínez continue d'encourager la célébration dans tout l'archidiocèse de la fête hispanique du 18 décembre et invite aussi à faire pareil en la fête du saint patron, saint Ildefonse (le 23 janvier), comme il le fera lui-même dans la cathédrale à partir de l'an 2000. En cette année du grand jubilé convoqué par saint Jean Paul II, on a voulu célébrer au cours de l'année toutes les liturgies de l'Église catholique, comme lors du Concile. Mgr Álvarez Martínez fut invité à célébrer dans le rite hispano-mozarabe ; ainsi accompagné d'un nombreux groupe de prêtres et de fidèles tolédans il a présidé à l'autel de la chaire de saint Pierre de la basilique vaticane la messe de sainte Marie le 16 décembre 2000 ainsi que la messe du Ve dimanche de l'Avent dans l'église nationale espagnole de Santiago et Montserrat (le 17 décembre) où elle continue d'être célébrée depuis lors.

Suite à l'acceptation de la renonciation pour raison d'âge de Mgr Álvarez Martínez, deux ans après sa présentation, est nommé archevêque de Tolède Antonio Cañizares Llovera (2002-2008). Il continue à travailler pour préserver l'héritage reçu et s'intéresse surtout à mettre en évidence l'importance culturelle et religieuse des origines de notre foi et du règne wisigothique dans la formation de l'identité espagnole : ainsi en 2003-2004, il déclare une année jubilaire à l'occasion de la célébration des 1700 ans du martyre de sainte Léocadie (303-2003) et encourage une grande exposition titrée À l'image et à la ressemblance, 1700 ans de sainteté et consacre son discours de réception comme académicien à l'Académie royale d'histoire (2008) à l'actualité de l'héritage du royaume wisigothique de Tolède.

Appelé à Rome pour être Préfet de la Congrégation pour le culte divin et la discipline des sacrements (le 9 décembre 2008), lui succéda Braulio Rodríguez Plaza (2009-) l'actuel archevêque de Tolède. Mgr Rodríguez Plaza, originaire du clergé de Madrid, manifesta depuis sa jeunesse de l'intérêt à l'égard de la liturgie mozarabe. Lorsqu'il était évêque de Salamanque (1995-2002), il revitalisa la célébration de ce rite dans sa cathédrale, en introduisant la coutume de célébrer le Triduum pascal selon la liturgie mozarabe. Arrivé à Tolède, il conserve dans tout l'archidiocèse la coutume de célébrer dans le rite mozarabe les fêtes de sainte Marie et de saint Ildefonse, et introduit en plus la célébration de la messe dans la solennité de Corpus Christi dans le rite mozarabe (le jeudi) suivie d'une procession. Le dimanche suivant, conformément

aux dispositions de la Conférence des évêques d'Espagne, cette solennité est célébrée dans le rite romain et elle est suivie d'une procession dans la nef de la cathédrale.

Au cours de son pontificat, Mgr Rodríguez Plaza crée la Délégation épiscopale pour le rite hispano-mozarabe, dont il nomme délégué Mrg Juan-Manuel Sierra, docteur en liturgie et ancien officier de la Congrégation pour le culte divin et la discipline des sacrements. Il a favorisé la revitalisation de la vie pastorale dans les deux paroisses qui regroupent aujourd'hui les six paroisses mozarabes primitives de la ville. Il n'a pas oublié de rénover les espaces liturgiques de la chapelle fondée par le cardinal Cisneros et en collaboration avec le Saint-Siège, il continue l'œuvre de rénovation des livres liturgiques entamée par Mgr González Martín.